

Journée d'Etudes Présence d'Henri Guillemin du 2.10.21
 « *Henri Guillemin, un correspondant infatigable* »

L'homme pressé

Les lettres d'Henri Guillemin à Patrick Berthier

*Patrick Berthier, professeur émérite à l'Université de Nantes,
 membre du CA de l'association*

Henri Guillemin a rencontré Paul Morand en 1937 quand il était professeur en Égypte (voir les *Chroniques du Caire*, Utovie, 2019, p. 59), et j'ai eu l'idée d'emprunter comme titre de ma contribution celui d'un des romans les plus connus de cet auteur, publié en 1941. Guillemin épistolier, c'est en effet l'homme pressé, qui écrit vite et le plus brièvement possible, et qui dans ses lettres décrit la course qu'est sa vie de conférencier. Du moins est-ce un des points dominants des quelque cent lettres que j'ai reçues de lui, de la première (14 décembre 1976) à la dernière écrite de sa main (28 mars 1992).

Dans ce qui suit, d'abord, quelques remarques générales sur l'allure de ces lettres ; puis un rappel de leur raison d'être ; quelques éléments autour de la "fabrication" du *Cas Guillemin* ; et enfin quelques aperçus de thèmes dominants : famille, politique, religion...

Supports, outils, écriture

Les remarques faites par Christian Priet dans sa belle introduction sur l'art épistolaire m'ont amusé quand il a parlé de grammage de papier et de beau stylo suisse. Car, du moins à l'époque où j'ai commencé à recevoir des lettres de lui, Guillemin utilisait tout sauf du beau papier ou, plutôt, il prenait ce qu'il avait sous la main : toujours du petit format (un bloc demi A4 en général), et au besoin un tiers ou un quart de page, qu'on soupçonne plus d'une fois d'avoir été découpés dans la partie restée blanche d'un prospectus ou de n'importe quelle page déjà utilisée. Quelquefois un bristol. L'exemple le plus pittoresque est la lettre du 29 juillet 87, qui commence ainsi : « Cher, Pardon pour ridicule papier (aurais dû courir à Cormatin acheter un bloc plus *convenable*) » – tout cela parce qu'il s'agit de papier prérayé...

La longueur maximale est d'une feuille demi A4 recto-verso ; le plus souvent, un recto suffit et de plus, la page est rarement utilisée dans toute sa dimension : quelques mots par ligne, et disposés expressivement sans aucun respect d'aucune marge, dans les formats les plus divers, de la toute petite écriture à peine déchiffirable au mot écrit en majuscule, ou souligné une ou deux fois, ou entouré, voire tout cela à la fois et dans la même lettre.

La lecture n'est pas toujours facilitée par l'outil employé : jamais de beau stylo suisse, à peu près toujours un stylo à bille, en général bleu mais aussi bien rouge si c'est celui qui est sur la table, parfois un stylo feutre souvent près de sa fin et donnant une écriture pâle qui résiste bien mal au temps, et même, de temps en temps, un gros crayon de couleur. C'est pourquoi la transcription fidèle d'une correspondance de Guillemin ne pourrait être qu'une édition photographique.

Car il y a aussi l'écriture ! Guillemin *peut* calligraphier, j'en ai une preuve touchante dans la dédicace qu'il a mise sur l'exemplaire de *L'Affaire Jésus* destiné à ma mère ; et il ne faut pas oublier que jusqu'à la fin de sa vie il a écrit ses livres à la main, jusqu'à l'état final ; dans

plus d'une lettre il évoque le coût de la dactylographie quand il s'agit de gros ouvrages. Dans ses lettres, la qualité de l'écriture dépend de toute évidence beaucoup de la hâte, de l'état de fatigue, de la santé en général. J'ai plusieurs lettres écrites après des alertes sérieuses, et dont la graphie couchée, totalement en biais sur la page et à peine formée, suggère que le message a été rédigé au lit par une main peu sûre. Aucune édition ne pourrait rendre compte de toutes ces particularités, qui expliquent que recevoir une lettre de Guillemin, même d'un seul recto, demandait de s'asseoir et de tendre la vue pour tout déchiffrer. En revanche on peut dire comment est née la correspondance entre lui et moi, et les thèmes qu'elle a abordés au fil de quinze ans de dialogue.

Origines de notre échange

Je connaissais le nom de Guillemin, et quelques-uns de ses livres, depuis une bonne dizaine d'années lorsque j'ai reçu sa première lettre. J'étais élève de khâgne au Lycée du Parc, à Lyon (où j'ignorais alors qu'il avait été lui-même élève, puis professeur), lorsqu'en 1966 Alfred Rambaud, notre professeur d'histoire, lui-même petit-fils d'un des rédacteurs de la célèbre *Histoire de France* de Lavis, s'interrompt au milieu de son cours sur la fin de la II^e République pour nous dire sur le ton de l'évidence : « De toute façon, si vous voulez vous faire une idée par vous-mêmes, il faut lire *Le Coup du 2 décembre* d'Henri Guillemin ». Ce que j'ai fait.

Quelques années plus tard, depuis Brest où je faisais mon service militaire, j'envoie à la revue *Études*, où j'étais l'un des rédacteurs de la « Revue des livres », un billet sur *Précisions* (1973, réédité par Utovie en 2015), recueil d'articles où se trouvent illustrés de nombreux thèmes de l'œuvre entière de Guillemin : Bossuet contre Fénelon, Voltaire contre Rousseau, un article sur les mensonges de Chateaubriand, trois articles sur le cher Lamartine, un sur Balzac (le seul de Guillemin, objet doublement rare pour moi, balzacien dès mon mémoire de maîtrise), deux sur Hugo, un sur Sainte-Beuve, un sur la trilogie de Vallès, deux sur Péguy, et même, à la fin, un « Sottisier H. G. », cas inhabituel d'un auteur qui met lui-même en avant des erreurs commises par lui dans ses écrits antérieurs. Il y avait de quoi être enthousiasmé par un tel échantillonnage, je l'ai été et je l'ai dit. Et j'ai été tout aussi enthousiaste trois ans plus tard quand *Études* m'a demandé de rendre compte de *Regards sur Bernanos*.

C'est alors que Guillemin, ayant obtenu mon adresse par Jean Sullivan, alors directeur de collection chez Gallimard (dans les fichiers duquel je figurais comme éditeur de plusieurs « Folio » et de deux nouvelles de Balzac en « Pléiade »), m'a écrit sa première lettre, un recto signé en entier « Henri Guillemin » : seul cas, dans mon corpus, de cette signature complète aussitôt remplacée par « H. G. » et, plus tard encore, par un simple « H. ».

Cette lettre de remerciements aurait pu être la seule. Mais ayant appris par ma réponse que j'étais normalien comme lui, et supposant par ma participation régulière à *Études* que j'étais catholique, il donna sans attendre son accord à la proposition que nous fit alors à tous les deux Sullivan. Guillemin et lui étaient cette année-là en relation étroite parce que Guillemin était en train d'écrire sur lui son *Sullivan ou la Parole libératrice*, dont Christian Priet nous parlera au printemps prochain. Et c'est Sullivan qui a eu l'idée de nous faire entrer dans sa collection « Voies ouvertes », constituée de livres d'entretiens. Ainsi, dès avril 1977, il était décidé que je me rendrais en Bourgogne, chez les Guillemin, et que là nous enregistrerions ce qui ensuite deviendrait un livre. Dès la fin janvier, j'avais pu rencontrer

brièvement Guillemin à Douai (à cette époque je vivais à Arras) au sortir d'une conférence sur le départ du général de Gaulle en 1946, et il m'avait embrassé comme si j'étais son petit-fils.

Notre correspondance a donc vraiment commencé en août 1977, juste après les quatre jours passés en Bourgogne. Et une des raisons pour lesquelles elle s'est poursuivie assidûment, c'est que l'élaboration du livre a été bien plus difficile et plus longue que prévu. Il me paraît donc naturel d'évoquer maintenant cet aspect-là, et d'en venir par la suite à d'autres thèmes souvent abordés dans nos lettres : ma vie de professeur et de jeune père de famille ; sa santé à lui, souvent ébranlée ; la politique ; la religion naturellement... Essayons de donner une idée fidèle de l'ensemble en quelques pages.

Genèse du « Cas Guillemin »... et de la suite

Au retour de La Cour-des-Bois, ma première tâche fut de dactylographier le contenu des cassettes de magnétophone (une bonne demi-douzaine d'une heure et demie chacune). Au fur et à mesure de mon avancée dans cette occupation ingrate, je découvrais des tas de détails imprécis et, de l'été 77 au printemps 78, une bonne partie de mes lettres étaient des listes de questions ; j'en ai sauvé deux parce que Guillemin avait griffonné ses réponses sur mes feuillets à moi (il n'a pas conservé mes lettres, pas plus que celles d'un grand nombre de ses correspondants) ; ces réponses étaient généralement décevantes, sur le thème : je ne me souviens pas, je ne sais plus ; mais quelques-unes étaient assez précises pour pouvoir être intégrées aux entretiens en vue du futur livre. Il y a eu aussi un entretien complémentaire, chez moi, en janvier 78, Guillemin étant venu dormir à la maison après une conférence à Douai, sur Lénine cette fois ; pas mal d'éléments de cette conversation-là ont également été intégrés au livre. Le 28 janvier 78, d'Amiens où il préparait une autre conférence qu'il allait donner à Abbeville, il nous envoie, à ma femme et à moi, « la... fameuse lettre "de château" » (les points de suspension et les guillemets ironiques sont de lui). Remerciements pour notre accueil, résumés par un MERCI en majuscules entouré de rayons, une de ses manières de souligner les mots-clés. Puis il ajoutait, à propos de mon travail :

Et que *le* [« le » entouré] Patrick n'hésite pas dans ses *sévrités* [souligné, ce que je rends par l'italique] à mon égard. J'ai tant de défauts, infirmités, maladresses, légèretés. Allez-y sans peur, car je sais bien que vous me défendrez sur l'essentiel.

Et ça m'amusera de voir citées les agressions les + féroces dont j'ai été l'objet – les IGNORANT [souligné deux fois, ce que je rends par les petites capitales]...

Arrive l'été 78, au cours duquel, sur le chemin des Alpes où nous allions passer une partie des vacances chez mes parents, ma femme et moi faisons halte en Bourgogne, les 2 et 3 août, avec notre fils Romain, alors âgé de quatre mois. J'apporte la dactylographie, achevée, de nos entretiens. Après notre départ, c'est notre tour d'envoyer une "lettre de château". Le 8 août, arrive la réponse de Guillemin, en deux temps, numérotés comme il le faisait souvent. « Merci *gentillissime lettre* », point n° 1 : six lignes. Point n° 2, plus de trente lignes, dont je vais essayer de transcrire tout le début au plus près possible de l'apparence visuelle de la page (voir en annexes les deux pages de la lettre) :

2. Mais je suis affreusement embêté (et
vous allez être *et furax*
et désespéré.
à cause de l'énorme
boulot supplémentaire
J'ai été horrifié en... m'écoulant, par
l'entremise de votre magnétophone.
Du charabia
des tas d'approximations
des choses impubliables.
Alors vous allez voir ce que ça donne, mes...
retouches !
Et pourvu que vous puissiez
me déchiffrer (j'ai fait attention, mais
je sais que, me croyant lisible, parfois je ne le suis pas)
Je *TIENS*
à pas mal
de *suppressions*.
Décidément, ce qu'on *dit* sans préparation
n'est jamais... imprimable *tel quel*
Et, seul à seul, je pouvais vous confier des
trucs que je ne PEUX pas laisser imprimer
[etc.]

Encore quinze lignes de contenu analogue, émaillées de « Je tremble quand même de votre réaction » et de « Je ne *pouvais* pas faire autrement, je vous assure ». Puis, dans une écriture minuscule : « Humble et ratatiné, j'attends ce qui va me tomber dessus ».

Cette lettre accompagnait une grosse enveloppe contenant le retour de mon "tapuscrit", zébré de rouge et de bleu, de pages barrées, de réécritures en biais dans les marges ou entre les lignes, parfois au verso du feuillet... J'ai raconté dans *Henri Guillemin tel quel* (Utopie, 2017, p. 5-8) comment, à l'âge qui était alors le mien, je me suis dit que je ne pouvais qu'obéir, et tout refaire. En guise de compensation à ce pensum j'ai enrichi ce qui n'était au départ qu'une introduction et une conclusion, les portant chacune à une centaine de pages : en ouverture, un dossier de presse sur Henri Guillemin vu par la critique, et à la fin le bilan de ma lecture personnelle de l'écrivain et surtout de l'homme.

Dans les lettres de Guillemin le sort fait à cette version très augmentée se lit à travers ses réactions. Lorsque Gallimard refuse mon texte, trop volumineux, il en accuse dans un premier temps Sullivan (lettre du 10 novembre 78) ; puis il espère, une fois que la décision a été prise en haut lieu de ne publier que la partie centrale revue par Guillemin (ce fut *Le Cas Guillemin* de 1979), que le même Sullivan va se démener pour placer les deux cents pages refusées à *La NRF*, la revue maison. Mais celle-ci, puis Stock, puis Desclée de Brouwer se dérobent. C'est alors que Guillemin suggère de les confier à « ces courageux artisans d'utovie » (lettre du 14 décembre 79), que je ne connais pas encore mais que lui a rencontrés, car Jean-Marc Carité et Marie Fougère sont venus l'interviewer pour leur revue *Tripot*. La correspondance avec Henri Guillemin se double dès lors pendant un bon moment d'une autre avec Jean-Marc. Enfin *Guillemin, légende et vérité* paraît, en 1982. Par la suite je n'en continue pas moins d'assaillir Guillemin de questions car je prépare une bibliographie de ses écrits, et presque toutes ses lettres sont des réponses (ou des non-réponses ! je ne garde pas d'archives, j'ai oublié, tous ces articles n'ont pas de valeur, etc.), jusqu'à – enfin, en 1988 – la publication de *Soixante ans de travail*, première version de cette bibliographie.

Pendant ces dix années, la genèse de mes trois livres sur Guillemin a donc très largement alimenté notre correspondance. Mais c'est loin d'être le seul thème fort des lettres qu'il m'a envoyées.

Thèmes dominants : le besoin de contact

Je commencerai par ce qui fait que je ne serais pas partisan de publier ces lettres dans leur intégralité : c'est qu'il y est beaucoup question de moi ! En effet, Guillemin, présenté par ses ennemis comme un féroce charognard, était le plus sensible des hommes dès qu'il s'agissait de la famille, des enfants. À chaque photo des nôtres que je lui envoyais il répondait, toujours en tête de lettre et avant tout le reste, par des exclamations admiratives et attendries. Son besoin de se sentir proche de son correspondant s'exprimait non seulement par les formules répétitives de fin (« gardons bien le contact », « pas me laisser tomber, hein ? ») mais aussi dans la familiarité croissante de l'adresse initiale : « Mon cher camarade » des deux premières lettres se transforme en « mon cher Berthier », puis en une jolie cascade de variantes : « Vieux frère » [dit l'homme de 75 ans à l'homme de 30], « Vieux Patrick », « Très cher Patrick » [après une alerte de santé, 15 mars 78], « Vieux Pat' » (9 novembre 82), voire, à la fin, « Vieux pote » (6 juin 90) et « Carissime » (19 avril 91). Et même, dans trois lettres où l'émotion l'emporte, il me tutoie, alors qu'il ne l'a jamais fait dans la vraie vie.

Autre aspect du besoin de se sentir et de se dire proche, le goût qu'il prenait aux récits que moi-même j'aimais lui faire sur mes sujets de T.D. [travaux dirigés] à la Sorbonne, sur les joies que me donnaient mes étudiants. Il me disait aussi son intérêt pour mes travaux personnels. Quand nous nous sommes connus, je lui avais envoyé mon édition du *Petit Chose* sortie en 74, et bien qu'il n'aimât pas plus Alphonse Daudet que son fils d'extrême droite (Lucien), il avait approuvé. Chaque fois que sortait un nouveau « Folio », je le lui faisais parvenir. Désolation, certes, de me voir cette préférence pour Balzac : ce serait un sujet à lui tout seul que de réunir toutes les vacheries, il n'y a pas d'autre mot, qu'il a trouvé moyen de me lancer contre son style et contre son conservatisme. Mais quand je travaillais sur Musset, joie ; et approbation aussi de mon édition de *Servitude et grandeur militaires*, où je mesurais au plus juste mon admiration pour Vigny, dont on sait ce qu'il pensait. Mes sujets de cours le passionnaient dès qu'ils approchaient de thèmes qui lui étaient familiers et lui semblaient essentiels : Dieu dans les *Rêveries du promeneur solitaire*, ou mon cours sur *Les Rayons et les ombres* de Hugo. À mes évocations souvent longues, il ne répondait parfois que trois mots, mais à l'en croire j'étais un « travailleur » (le mot revient bien dix fois au fil des années !), et il respectait ça, lui qui ne cessait jamais de s'activer. Il n'a pas vu l'aboutissement de ma thèse, qui a connu une longue gestation, mais il n'a cessé de m'encourager à la poursuivre et à la terminer.

Le nombre de ses conférences est un autre signe de ce besoin de contact avec « les gens » ; il en a souvent parlé, et il y a là-dessus quelques remarques dans *Henri Guillemin tel quel* (de lui, p. 101-102, ou de moi, p. 291-292). Il m'en parlait beaucoup aussi dans ses lettres, me disant par exemple le 28 octobre 78 qu'il rentrait de Belgique, où il avait fait dix conférences en onze jours, et venait de trouver sur sa table « trente lettres » auxquelles répondre. Cette suractivité, c'était « “pour le pain”, comme disait Lamartine » (lettre du 13 avril 88), et souvent pour aider ses proches, enfants, petits-enfants ; il considérait du même regard (le besoin d'argent) sa masse d'articles « insubstantiels » : L'adjectif est de lui, dans la même lettre ; mais les conférences comptaient davantage, à la fois « pour le pain »

et pour les regards de ses auditeurs pendus à ses lèvres. Jusqu'au bout, cette intimité avec des inconnus aura été son adrénaline.

Les dix dernières années, il souffrait de plus en plus d'emphysème pulmonaire, s'essouffait à marcher cent mètres ou à enfiler ses vêtements, peinait à partager la vie commune... mais il trouvait la force de parler à la tribune ou devant une caméra suisse ou belge :

Remuer m'exténue, mais assis, tranquillement, je peux blablater des demi-heures.
(La *conversation* me fatigue beaucoup, mais pas du tout l'épandage oral !...) (26 avril 1983).

Disant cela il se moque de lui-même, mais c'est vrai qu'il a besoin de parler aux autres, d'en convaincre le plus grand nombre. Si la maladie circonscrit à la fin son rayon d'action, ses lettres montrent bien qu'il en souffre *d'abord* par ce manque de contact, plus peut-être encore que de ne plus avoir la force d'aller aux champignons – une de ses rares passions gourmandes !

Politique / religion

Lors de nos entretiens de 1977 l'actualité politique avait occupé une certaine place, surtout parce que Guillemin s'intéressait alors au parcours de Mitterrand (voir *Henri Guillemin tel quel*, p. 158-162). Mais dans notre correspondance, ce n'est qu'à partir de l'élection dudit Mitt' (comme il disait) qu'il aborde de front le sujet de la politique. D'entrée il se doute que la tâche de la gauche, maintenant au pouvoir, sera rude, mais « être DEBARRASSES du châtelain et *de sa femme*, quel soulagement » (11 mai 81).

L'évolution des choses, très rapidement, l'inquiète. « Ds l'ensemble, bien déçu de la gauche telle quelle » (17 octobre 82). Il commente durement le coup de volant inévitable donné dès 1983 dans le sens de la rigueur :

Très cafardeux, en politique. Ça ne vaut rien d'être *menteur* au point où l'a été Mauroy. Et le Mitt' *parle pour ne rien dire*. On sait très bien, d'avance, que l'"austérité" ne sera ressentie QUE par les petits salaires (innombrables)

Et qd je pense que, ds les banques *nationalisées*, les directeurs perçoivent des 50 et 60 000 par mois, c'est une amère rigolade.

Et cependant, l'idée de revoir VGE au pouvoir ou d'y voir le squalo Chirac, quelle *Horreur* !
(1^{er} avril 83)

Certaines colères le prennent, par exemple lors du scandale des « avions renifleurs », et du coup il enchaîne les remarques furieuses ou désabusées :

[...] ce qui a été révélé [...] *prouve* que sous le règne des "gens de bien", à la Giscard, un *vol*, chez les pauvres, méritait un châtiment exemplaire, tandis qu'une escroquerie énorme réalisée par des *notables* n'était qu'une imprudence minime, qu'il fallait couvrir, cacher.

JE DETESTE le genre Domenach (ce qu'il a pu m'exaspérer, à Apostrophes !) : "Dépassé, le clivage Droite-Gauche !"

Tu parles ! *Ça existe terriblement* ; une preuve nouvelle vient de nous en être apportée. [...] Et ces Cocos ! Marchais confirme son jeu parfaitement hypocrite et odieux.

Je ne suis pas *enthousiaste* de Mitt, qui, *lui aussi, ferme les yeux* sur des scandales (ce Gouze, son beau-frère, qui cumule 3 traitements !) mais, du moins, qui essaie de prendre au sérieux son métier (12 janvier 84).

D'autres lettres montrent à quel point Guillemin, souvent jugé à tort comme un homme du passé par ses objets d'étude, suit de près l'actualité immédiate : les 8 et 18 décembre 86, il me parle de la mort de Malik Oussekiné, de la politisation de la jeunesse contre les exactions de Pasqua, puis, très peu après, de l'horreur que représente pour lui la cohabitation :

[...] je ne PEUX pas m'habituer à la g. de Ballachose ce délicat cet installé qui, comme Chirac, Barre et les autres se foutent bien des *pauvres gens* [*sic*, avec la faute d'accord]. [...]

Les soc., hélas, n'ont *rien* à proposer. Du moins ils n'ont *jamais* pris, au Pouvoir, les allures de princes de cette PÈGRE distinguée qui tient *tout* (9 janvier 87).

Dans ces conditions, la réélection de Mitterrand ne peut plus réjouir le vieil homme (lettre du 24 avril 88). L'intérêt de Guillemin pour l'actualité politique ne s'éteint pas, à preuve son ultime essai pour comprendre la guerre du Golfe, mais dans les lettres qu'il m'envoie c'est depuis pas mal de temps son propre travail dont il me parle le plus : en fait, il a commencé à le faire durant la difficile élaboration de son *Charles Péguy*, assassiné à sa publication par la critique catholique et par « l'hystérie de ces sacristains devenant convulsionnaires » (lettre du 3 mars 81). Dès qu'il a l'idée d'un nouveau livre à faire, il me l'annonce, m'en décrit la genèse, puis la sortie et l'accueil qu'il reçoit. C'est le cas privilégié de *L'Affaire Jésus*.

L'actualité religieuse intéresse Guillemin depuis toujours, autant que le message chrétien originel tel qu'il l'a illustré en 1944 dans *Reste avec nous*. Dans nos dialogues, il m'a beaucoup parlé des papes du passé, pas souvent en bien. Dès ses débuts le pontificat de Jean-Paul II (élu fin 78) suscite sa fureur épistolaire ; l'« extrême mariolatrie du Polski » (17 juin 79) l'énerve tellement qu'il redit la formule dans sa lettre suivante :

Le Monde a refusé mon papier sur l'ouvrage de Jean Gilles concernant les (très authentiques) frères et sœurs de Jésus. Pas surprenant étant donné la *mariolatrie délirante* de Jean Polski. (26 juin 79).

En fait l'article, retardé par une mésentente au sein de la rédaction du journal, fut inséré dans *Le Monde* du 13 juillet. L'importance que lui porte Guillemin montre en tout cas qu'il a réfléchi de longue date à propos de Jésus, et en toute liberté intérieure ; dès le 31 octobre, il m'annonce qu'il se met à la rédaction de *L'Affaire Jésus*, dont plus tard, une fois le texte à peu près au point, il teste le contenu dans plusieurs conférences, dont une à La Chaux-de-Fonds le 18 mai 81, et une autre à Spa en août. Dans ses lettres, juste avant la publication, il me dit s'attendre à une levée de boucliers comme pour le *Péguy* – ou, pire, au silence. La réussite de ce petit livre le surprend vraiment ; il me précise, de lettre en lettre, les chiffres de vente : plus de 50 000 exemplaires en édition courante, à quoi il faudra ajouter, à partir de 84, l'édition de poche en « Points Seuil ». Au total, son plus gros succès de librairie.

Du coup, *L'Affaire Jésus* prend dans ses lettres l'allure d'un sommet au-delà duquel il n'ira pas ; avec ce livre, à l'en croire, il a terminé sa « déposition » : ce mot qui lui est si cher apparaît à plusieurs reprises sous sa plume à partir de 83, alors que, par ailleurs, il écrit encore, mais « pour [s]'occuper », dit-il, et presque sans y croire. C'est le cas pour le futur *De Gaulle clair-obscur* (titre choisi par l'éditeur, et qu'il désapprouvait) ; de la Cour-des-Bois, 1^{er} avril 83 (lettre dont j'ai cité plus haut un autre extrait sur la politique) :

Mais quel sale temps ! Il est vrai qu'il n'y a pas [de] champignons à chercher, en ce moment – alors on reste enfermé, – et moi je fabrique toujours, très péniblement, mon *De Gaulle*. Relisant mes chapitres, je trouve ça pitoyable, bourbeux, carrément emmerdant. Mais je m'acharne, avec une bonne volonté dérisoire.

Il me dira un peu plus tard la même chose d'autres livres ; même le gros *Robespierre*, qu'il a commencé à rédiger en mars 84, il le reprend depuis le début tellement il trouve mauvais ce qu'il a fait : en tout, trois ans de travail. Même chose, et même scepticisme, pour *Parcours* : deux ans de tâtonnements avant la publication en 89. Le seul de ses derniers écrits dont il ne m'ait rien dit de négatif dans ses lettres, c'est le petit *Silence aux pauvres*, dont il regrettait seulement, dans sa lettre du 18 avril 89, de n'avoir pu l'appeler comme il le voulait *Les Gens de rien* (par opposition, bien sûr, aux "gens de bien[s]"), ce titre étant déjà pris par un ouvrage antérieur.

Sans conclure...

Il n'y a guère de conclusion satisfaisante possible, en effet, tant on pourrait encore tirer de richesses de ce corpus pourtant mince en nombre de pages, mais si dense. Comme je prépare en ce moment quelque chose sur Guillemin et Balzac pour le site de l'association parisienne, je n'ai fait que passer très vite sur la détestation, toujours en partie incompréhensible pour moi, dont il faisait preuve à l'égard de cet auteur. J'aurais pu aussi choisir de développer une des rares véritables disputes entre nous, à propos d'Alain-Fournier et du *Grand Meaulnes*, entre avril et août 86 ; quatre lettres de lui, très violentes ; cela commence par une attaque contre la sœur d'Alain-Fournier, « cette Isabelle Rivière, quelle *noix* ! [...] Quelle conne [rayé et remplacé par : sotté] cette fille » (18 avril 86) ; cela continue contre l'auteur et contre son livre, ennuyeux, « raté », « cucu » (29 avril), « niais, et AGAÇANT avec ses petites manières mystérieuses, délicatissimes » (16 mai), « Illisible ! Ridicule ! » (citant, ravi, l'avis de sa fille Marianick, 4 juin). Il ne baisse la garde que le 2 août, après avoir lu un article de moi sur les sources autobiographiques de ce roman. Il en ignorait tout : « Maintenant que je connais l'*histoire vraie* de Fournier, alors, oui, son bouquin m'intéresse » – phrase qui nous lancerait loin et poserait la question des raisons pour lesquelles Guillemin aimait un livre : rarement littéraires, ces raisons, chez cet ancien professeur de littérature...

Quitte à revenir un jour sur ce sujet, je préfère finir sur une petite pépite, représentative du Guillemin sensible et facilement attendri que j'ai connu. Je venais de lui raconter, dans une longue lettre (celle-là, je regrette qu'elle ait disparu...), la semaine de vacances de Pâques que nous venions tout juste de passer en Toscane. Voici sa réaction (lettre du 2 mai 87) ; elle est brève, et même plusieurs fois écrite en abrégé (c'est, dans ses lettres en tout cas, sa manière habituelle) ; elle est sobre (ce n'est pas toujours sa manière, on vient de le voir) ; en tout cas, dans sa modestie émue, elle est pleine de réminiscences :

[...] Florence ? Tant de merveilles ! Qd nous allions, chaque année, jadis, passer 5-6 jours en juin à l'île d'Elbe, nous avions un "battement" précieux à Florence. Arrivés de Lausanne, en W. L., vers 4 ½ du matin, nous repartions pour Piombino vers 9 ½. Alors nous marchions dans des rues *désertes* et regardions le soleil se lever depuis le Vieux Pont.

Splendides souvenirs –

Le tiret est de lui, comme s'il s'était alors arrêté d'écrire, revivant ce qu'il évoquait. Suit une de ces minuscules astérisques qu'il plaçait au milieu de la page pour séparer les unes

des autres les différentes parties de ses lettres, et il se met à me parler d'autre chose, l'homme pressé...

Patrick BERTHIER.

8-8-78
m

Nieuw

1. Merci precieusement lettre
 On était réellement content de vous
 avoir « chg nou ». On s'attend
 à Jon. (Si v'leli Romak ! c'est ki l'è
 e nuuvant
 un tout petit enfant.)

2. mais j'mis of breuvens eubets. (et
 vous allez être (et) fusas
(et) deserte.
 l'absence de l'homme
 boulot implémentaire

J'ai été horrifié en... m'écouter, sur
 l'écriture de votre magno phon.
 } de charabia
 } des tas d'approximations
 } des choses impubérables.

alors vous allez voir ce que ça donne, mes...
 rebonches !
 Si bonjour me vos j'aurais
 me déchiffrer - (j'ai l'air attention, mais
 j'en ai pas, me voyant lisibles, parfois si un b mis / as)

Lettre du 8/8/71, recto (voir p.3 et transcription d'une partie de cette lettre p. 4)

je TIGNS
 a far mal
 de suppression,

De cide'ment, ce q' on dit sans preparation
 n'est jamais... imprimable tel quel
 Et, seul c'esset, j' pourrais vous confier des
 trucs que je ne POU* pas laisser imprimer.

je vous recommande que tout ce que j'avais
 a dire de vos services, subsiste
 et sous cette forme moins pitoyable
 que mon topo reel.

Si je t'explique / au jour
 a ce point, que
 vous a tout... / a
 moi vous.

Je tiens grand compte de votre rebellion.
 [et de celle de Brigitte, qui va
 ou en vouloir a ceux du solo Fuchs
 que je vous informe, a mes p' vous
 tous vous sentirez deja de ne pas
 pouvoir "finir" a la date prevue...]
 Mais je vous pourrais pas faire autrement,
 je m' excuse.

Humble et reconnaissant, j'attends ce qui va me tomber dessus.
 [D 21 au 27, absent. BELGIQUE]

Graude' este hui usum, Les? vote B